

Note préliminaire sur le rempart du site de Le Cailar (Gard)

Réjane ROURE, Gaël Piques et Benoît Leroux

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/dam/1931>

DOI : [10.4000/dam.1931](https://doi.org/10.4000/dam.1931)

ISSN : 1955-2432

Éditeur

ADAM éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 151-160

ISBN : 2-908774-21-6

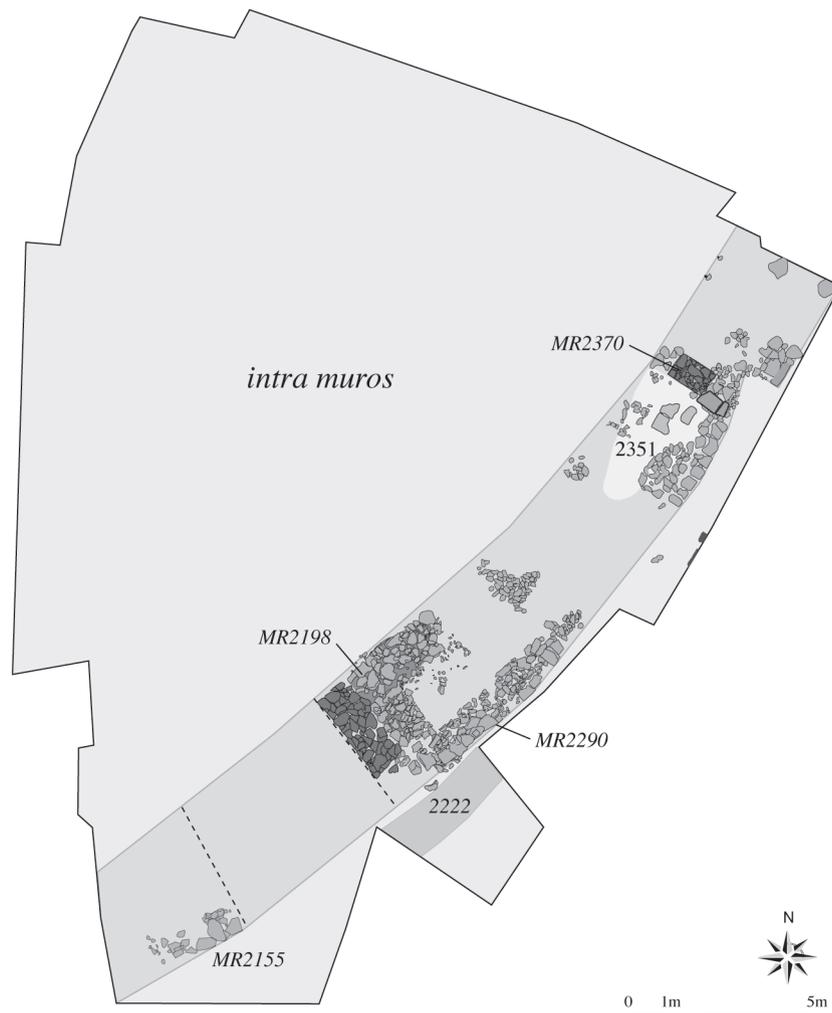
ISSN : 0184-1068

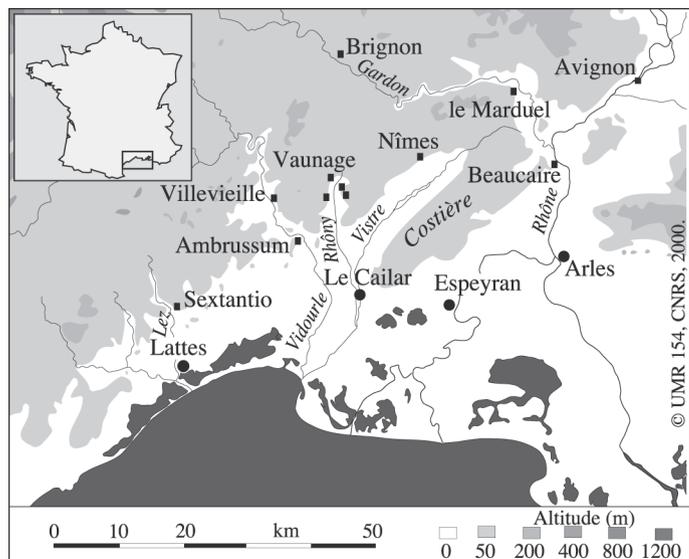
Référence électronique

Réjane ROURE, Gaël Piques et Benoît Leroux, « Note préliminaire sur le rempart du site de Le Cailar (Gard) », *Documents d'archéologie méridionale* [En ligne], 32 | 2009, mis en ligne le 15 septembre 2013, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/dam/1931> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dam.1931>

Réjane ROURE, Gaël PIQUES, Benoît LEROUX

Note préliminaire sur le rempart du site de Le Cailar (Gard)





■ Figure 1 : Carte de situation (DAO R. Roure).

1. Introduction

Dans le cadre de ce dossier sur les fortifications de l'âge du Fer de Gaule méridionale, ce court article se propose de présenter les premières données acquises sur l'enceinte de l'habitat protohistorique du Cailar (Gard), mise en évidence dans le cadre du programme de fouille programmée mené sur cet habitat depuis 2003.

1.1. Découverte du site

L'occupation protohistorique et antique du site du Cailar était attestée par diverses découvertes fortuites et toujours ponctuelles, faites dans le village actuel, parmi lesquelles on peut noter quelques inscriptions funéraires latines (Christol 2003), et pour l'âge du Fer deux chenets zoomorphes (Garmy, Pey 1981). Cependant, le site a véritablement été redécouvert à la suite d'un programme de prospection systématique de la région mené par Claude Raynaud à la fin des années quatre-vingt-dix (Raynaud 2002) et d'un sondage exploratoire réalisé en 2000. Ce sondage, limité mais présentant une belle séquence stratigraphie, a été publié en 2002 (Py, Roure 2002). Les informations livrées par cette fouille révélaient Le Cailar comme un important site protohistorique prenant place au sein du système de comptoirs maillant les rivages du Languedoc. Dans le cadre des programmes de recherches de l'UMR5140, dont un thème était consacré aux comptoirs

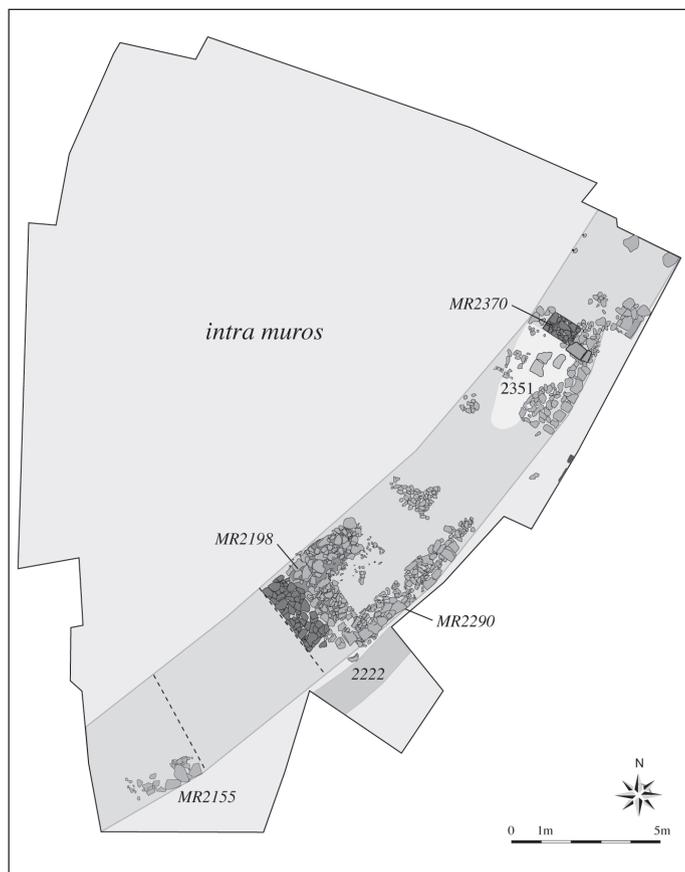
littoraux protohistoriques, une fouille programmée a été organisée sur la place de la Saint-Jean au Cailar afin de mieux connaître cette installation. Il s'agit de la première fouille extensive réalisée sur cet habitat de l'âge du Fer, poursuivie sans interruption depuis ce moment ; ces premières campagnes ont permis de mettre au jour un vaste dépôt d'armes et de têtes coupées, accolé au rempart et fonctionnant durant tout le III^e s. av. J.-C. (Roure et al. 2006).

1.2. Présentation du site

Le Cailar se trouve en Languedoc oriental, dans le département du Gard, à 30 km environ au sud-ouest de Nîmes (fig. 1). Aujourd'hui situé à l'intérieur des terres, à 40 km de la mer, les études géomorphologiques menées dans la région depuis plusieurs années ont montré qu'une vaste lagune occupait alors le sud de la région, avant d'être progressivement comblée à partir de l'époque romaine par les alluvions du Rhône et des autres fleuves côtiers comme le Vidourle et le Vistre (Rey 2007).

Le Cailar se trouve au débouché de l'une de ces vallées fluviales, celle du Vistre, plus exactement au confluent entre celui-ci, qui baigne le Sud de la plaine nîmoise, et le Rhône qui naît dans la plaine d'effondrement qu'est la Vaunage, au sein de laquelle est connue toute une série d'habitats protohistoriques contemporains de celui du Cailar. L'habitat protohistorique a été installé ici sur une légère butte naturelle, entourée par les eaux du Rhône et du Vistre. Il s'agit d'un habitat fortifié fortement impliqué dans les échanges avec le monde méditerranéen durant le deuxième âge du Fer, vraisemblablement dans l'orbite de Marseille, comme en témoignent les taux extrêmement élevés d'amphores massaliètes et de céramique à pâte claire (Roure 2010). Il s'insère dans une série de sites littoraux installés en bordure de la lagune protohistorique, au débouché des grands fleuves de la région : Lattes dans le delta du Lez, Espeyran, au bord d'un bras du Rhône, mais aussi Arles, Salses ou Pech-Maho.

La date de fondation de l'habitat protohistorique du Cailar n'est pas encore clairement connue car les premiers niveaux d'occupation – enfouis profondément puisque l'épaisseur de la séquence stratigraphique de ce site atteint près de 4 m – n'ont pas encore pu être atteints. Les résultats de la campagne d'étude 2009 ont permis toutefois de confirmer de façon certaine que l'occupation du site remontait au premier âge du Fer puisqu'un niveau bien ca-



■ Figure 2 : Plan général des vestiges du rempart au sein de la zone de fouille de la Place de la Saint-Jean (situation en 2010, certaines n'ont pas encore été totalement fouillées) (DAO R. Roure, G. Piquès et B. Leroux).

ractérisé de la fin du VI^e s. av. J.-C. a pu être partiellement fouillé dans le cadre d'un petit sondage stratigraphique¹.

Concernant l'organisation de l'habitat, les connaissances que nous possédons sont encore extrêmement minces, mais une architecture en dur est présente dès la première moitié du V^e s. av. n. è. accompagnée de l'utilisation de la brique crue (Py, Roure 2002, 179 *sq.*). Le site est occupé ensuite de façon continue au IV^e s. av. J.-C., période documentée par de l'habitat et par un gros dépotoir d'amphores massaliètes accolé au rempart. Pour le III^e s. av. J.-C., nos seules données concernent à l'heure actuelle le vaste espace ouvert de type cour ou place qui abrite un dépôt d'armes, de têtes coupées et de divers autres éléments, sur une surface de plus de 150 m², contre le rempart; l'habitat contemporain n'est pas connu. Il est probable que le site du Cailar connaisse ensuite une phase d'abandon, ou du moins de rétraction de l'habitat et de ses activités économiques, entre le milieu du II^e s. av. J.-C. et la période augustéenne, où les traces de fréquentation redeviennent plus importantes.

2. Le rempart

C'est durant la campagne 2004 que les premières traces d'une fortification furent détectées. Puis, à partir de 2005, un tronçon du rempart protohistorique a pu être suivi sur près de 25 m de longueur, en partie à travers des portions de courtine conservées et en partie grâce aux limites très nettes de la tranchée d'épierrement, d'une largeur moyenne de 4 m, qui suit une orientation sud-ouest/nord-est (fig. 2). Cette découverte constitue une donnée extrêmement importante pour la connaissance de l'habitat protohistorique du Cailar, ainsi que pour l'interprétation du dépôt d'armes et de têtes coupées qui est au centre de la fouille programmée de la Place de la Saint-Jean depuis 2003. Le rempart, bien qu'il soit épierré en très grande partie, montre une architecture assez complexe, avec notamment, à ce jour, trois phases de reconstruction ou de réfection qui ont pu être observées au niveau de la zone fouillée actuellement, ce qui renvoie à une pratique, largement attestée par ailleurs en Gaule méridionale, d'entretien régulier du système de fortifications. La chronologie de la fortification et des différentes phases évoquées précédemment est cependant encore très approximative, ce qui rend encore une fois très préliminaire le caractère de cette note de présentation. La découverte toutefois de quelques éléments bien attestés, comme une élévation en adobes en place au-dessus de son socle en pierre, nous a conduit à profiter de ce dossier sur les fortifications de l'âge du Fer pour publier les premières données concernant le rempart du site du Cailar.

2.1. La première fortification : une élévation en adobes sur un socle en pierre

La première phase de construction concerne les VI^e et V^e s. av. J.-C. et correspond aux premiers niveaux d'occupation du site; nous faisons l'hypothèse en effet que le rempart est construit dès la fondation de l'habitat, de la même manière que ce qui a été observé sur d'autres sites contemporains de la Gaule méridionale comme Pech Maho en Languedoc ou Saint-Blaise en Provence. Le rempart correspondant à cette phase n'a été observé que très partiellement (fig. 3). Il a pu être identifié dans le cadre d'un sondage réalisé perpendiculairement à l'axe de la tranchée d'épierrement, en 2006. Ce sondage avait permis de mettre au jour, à 1,20 m NGF, un mur de 2,60 m de large (MR2198) constitué de blocs et de moellons de calcaire tendre, liés à la terre et bloqués les uns contre les autres entre deux parements. Un deuxième tronçon

appartenant vraisemblablement à cette phase a également été repéré plus au nord, lors de la campagne 2008, dans un sondage qui a permis de mettre en évidence sur le socle de pierre (MR2370), une élévation en adobe (2351) conservée sur 40 cm de hauteur (4 assises), observée sur 1,30 m de large (fig. 4 et 5). Le socle de pierres, fait de moellons de calcaire tendre liés à la terre, est recouvert d'une mince couche de limon argileux gris foncé, de 2 cm d'épaisseur en moyenne, qui permet de niveler le sommet du mur préalablement à l'installation des adobes. Six d'entre elles ont pu être mesurées dans la coupe et trois en surface, pas toutes de façon complète; elles sont assemblées à l'aide d'un fin joint de limon argileux gris-beige; au sein de l'élévation, les adobes et le joint se sont parfois amalgamés si bien que la totalité de l'appareillage des briques n'a pas pu être observé (fig. 5). Les dimensions mesurées donnent des briques de 9 cm d'épaisseur pour 56 cm de long et 54 cm de large, donc des adobes probablement quadrangulaires. A partir de ces données, nous proposons de restituer une première phase de construction marquée par un socle en pierres et une élévation en adobes.



■ Figure 3 : Vue du rempart initial et de l'élévation en pierres de la deuxième phase de construction (cl. G. Piquès).

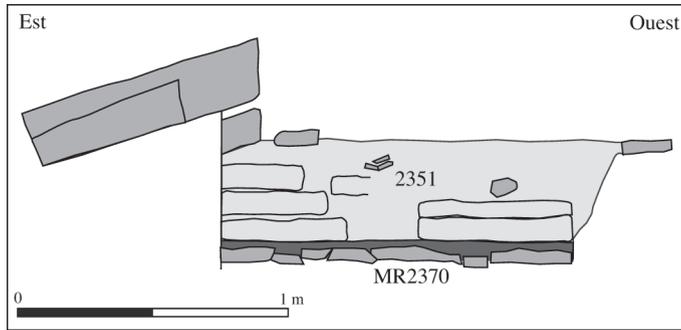


■ Figure 4 : Vue rapprochée de l'élévation en adobes (au second plan : on distingue les taches de couleur des différentes adobes) sur son socle en pierres (au fond du sondage), sous le parement extérieur en pierre (cliché R. Roure).

2.2. La deuxième phase du rempart : une reconstruction en pierres

Une deuxième phase de construction est marquée par une élévation totalement en pierres², qui doit vraisemblablement être datée du IV^e s. av. J.-C. de par la stratigraphie générale du site, et perdurera jusqu'à l'épierrement du rempart. Cette reconstruction en pierres liées à la terre a été observée au-dessus de l'arasement de l'élévation en adobes, où le parement extérieur en pierres, incluant une probable stèle en remploi (fig. 2, 4 et 7) est conservé, même si le reste de l'élévation a été épierrière dans cette partie de la courtine. Le parement extérieur, fait de blocs de calcaire tendre de dimensions moyennes, présente un redans qui pourrait correspondre soit à un décrochement de la courtine, soit éventuellement à l'aménagement d'une porte.

Un tronçon moins épierrière (MR2198) a pu être dégagé plus au sud (sondage du milieu de la courtine étudiée dans la zone de fouille actuelle) : l'élévation en pierres liées à la terre a pu être observée là sur 1,10 m de hauteur (fig. 6 et 3) et toujours 2,60 m de large. Cette reconstruction présente deux parements faits de blocs et de moellons de calcaire tendre et froid, et un blocage interne constitué de moellons disposés à plat avec des petites pierres en blocage, l'ensemble étant lié par de la terre argileuse qui comble les interstices.



■ Figure 5 : Relevé en coupe de l'élévation en adobes de la première phase du rempart (DAO R. Roure).

2.3. La troisième phase de construction : élargissement ou renforcement structurel ?

La troisième phase de réaménagement du rempart correspond à un agrandissement de la courtine vers l'extérieur sous la forme d'un mur (MR2290 et peut-être MR2155) qui pourrait être lié à une volonté de renforcement de la structure du rempart et de soutènement. Le parement extérieur de la courtine MR2290 a été observé sur une longueur de 10 m environ ; 1 m de parement conservé sur 80 cm de hauteur a été dégagé jusqu'à sa base. Le parement est constitué ici de 4 blocs de calcaire froid de 60 cm de long et de 10 à 40 cm de large. Le rempart présente avec cet agrandissement une largeur de 4,80 m (fig. 8).

Ce doublement du mur initial est installé directement au-dessus d'une série de blocs de calcaires de champs, en

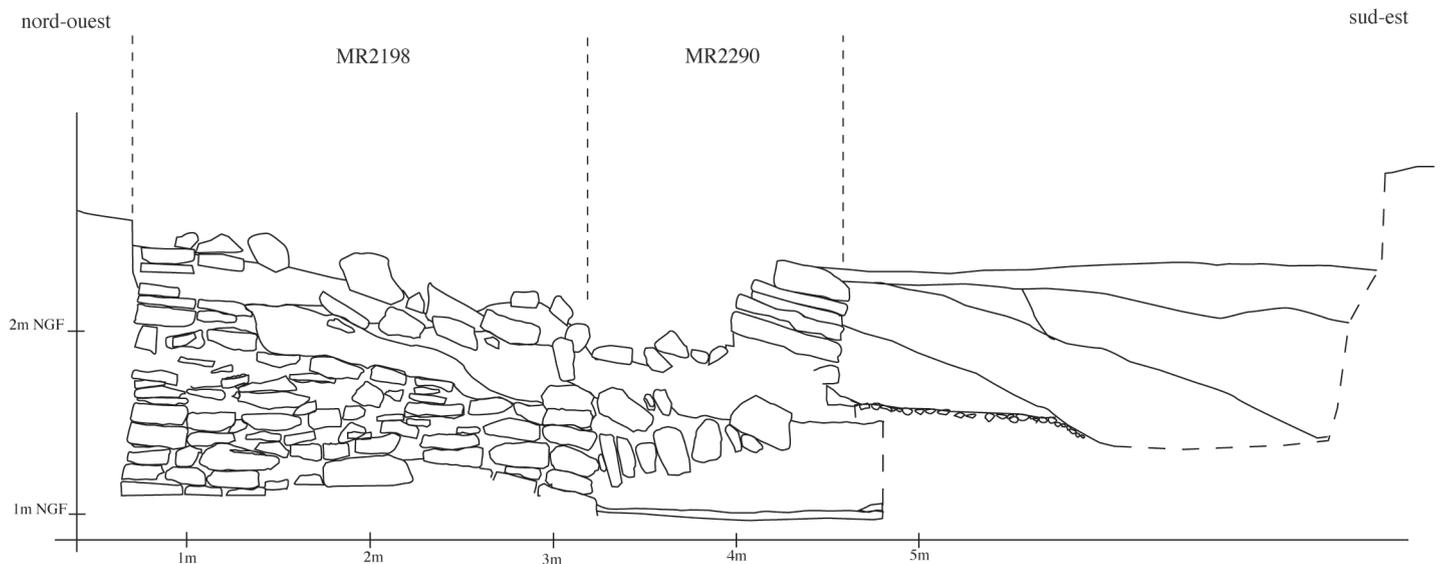
épis, qui semblent pouvoir être interprétés comme une partie effondrée du parement en pierres de la deuxième phase de construction (fig. 6). Cet effondrement pourrait avoir des causes anthropiques (destruction ?) ou bien naturelles (affaissement lié au terrain instable, marécageux³). Cet agrandissement de la courtine, qui semble bien dans tous les cas correspondre à un renforcement structurel de la construction, pourrait dater du début du I^{er} s. ap. J.-C. mais sa chronologie est encore à préciser.

2.4. L'épierrement du rempart

D'après les données recueillies durant la fouille de la tranchée du rempart, on peut distinguer deux phases d'épierrement : une première dès la période romaine (Haut-Empire) et la seconde au Moyen Âge (XIV^e s. ap. J.-C.).

Dans la partie sud de la tranchée d'épierrement, le démontage de l'enceinte s'est fait simultanément pour les parements intérieurs et extérieurs : la limite du creusement, ou plutôt de l'arrachage des blocs, est bien visible du côté ouest et se situe à l'aplomb du parement intérieur de MR2198 ; du côté est, l'épierrement de MR2290 est moins net mais la limite de la tranchée d'épierrement était bien visible et rectiligne jusqu'au tronçon conservé MR2155.

Il est très possible que cet épierrement ait alors rendu la zone marécageuse : la courtine ne faisant plus office de digue, le Rhôny pouvait s'étendre plus largement et les terrains étaient moins drainés ; cela pourrait expliquer



■ Figure 6 : Relevé en coupe de l'élévation en pierres du rempart ainsi que de son élargissement de la phase 3 (DAO G. Piquès).

les surfaces de galets visant à stabiliser les abords des grandes fosses médiévales datées des X^e-XII^e s. ap. J.-C. liées vraisemblablement à l'extraction de terre. Certains tronçons devaient toutefois encore émerger puisqu'une deuxième phase d'épierrement est attestée au XIV^e s. J.-C., plus importante que celle de la période romaine, puisque le rempart est démanté plus profondément.

3. Conclusion

Les données actuelles permettent donc de définir au moins trois phases de construction ou de réfection de l'enceinte : cette pratique d'entretien régulier des systèmes de fortifications est largement attestée en Gaule méridionale sur des sites contemporains. Les résultats recueillis sur cette petite portion de rempart ont permis de mieux comprendre le processus de construction et de démantèlement de celui-ci.

La mise en évidence de cette enceinte est un élément important pour la connaissance du site du Cailar, même si nous n'avons pas encore d'éléments clairs sur la structuration de l'habitat intra-muros, à l'exception de la vaste place dévolue à des pratiques rituelles marquées principalement par le dépôt d'armes et de têtes coupées.

Même si la totalité du tracé n'est pas connue, la topographie du site permet de présupposer avec une très forte probabilité que nous sommes en présence d'une forme géométrique fermée (type 4 de Dedet, Py 1985, 14). La surface enclose pourrait représenter environ 2 ha, si l'on restitue un rempart qui suit



■ Figure 8 : Vue de l'agrandissement (ou renforcement) du rempart dans la phase 3 (cliché G. Piquès).



■ Figure 7 : Vue rapprochée du parement externe en pierres dans la partie nord de la courtine, incluant une probable stèle en remploi (cliché R. Roure).

plus ou moins les courbes de niveaux et la topographie. Aucune porte ou poterne n'a été repérée de façon certaine, mais l'importance de l'épierrement empêche toute certitude quant à l'absence de porte, au moins pour les périodes récentes.

Le Cailar prend ainsi place au sein des habitats fortifiés dès le premier âge du Fer de Gaule méridionale, avec un rempart présentant tout d'abord une élévation en adobes sur un socle en pierres, puis une reconstruction en pierres et enfin un renforcement externe, qui témoignent d'un entretien régulier de la fortification tout au long de l'âge du Fer, jusqu'à son démantèlement à l'époque romaine.

Réjane Roure, UMR5140, Lattes-Montpellier

Gaël Piques, UMR5140, Lattes-Montpellier

Benoît Leroux, INRAP, Paris

Notes de commentaire

1. Nous pouvons affirmer par ailleurs que nous n'avons pas encore atteint le premier niveau d'occupation du site car du mobilier archéologique (céramique) a été découvert au fond du puisard creusé dans un angle du sondage, 80 cm plus bas que la base de la couche fouillée en 2009.
2. Le fait d'avoir une reconstruction totalement en pierres reste évidemment hypothétique puisque rien n'interdit d'avoir encore une élévation en adobes au-dessus de la structure en pierres conservée; toutefois aucun indice archéologique (amas d'argile) ne va dans ce sens dans les niveaux supérieurs et plusieurs sites régionaux contemporains témoignent de constructions totalement en pierres.
3. L'affaissement peut être lié à la pression des sédiments accumulés à l'intérieur de l'habitat fortifié car on a pu observer par deux fois une très forte différence dans la séquence stratigraphique entre l'intérieur et l'extérieur de l'habitat : les niveaux d'habitats s'accumulent à l'intérieur tandis que l'extérieur reste beaucoup plus bas, la base du rempart étant peut-être d'ailleurs baignée par les eaux du Rhône qui s'écoule à proximité immédiate (et donc régulièrement « nettoyée » par les crues liées aux « épisodes cévenols » qui caractérisent la région.

Références bibliographiques

- Christol 2003** : CHRISTOL (M.) – Epigraphie, population et société à Nîmes à l'époque impériale. A propos de deux inscriptions du Cailar (canton de Vauvert, Gard). In : *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barrool*, Montpellier, 2003, p. 463-474 (Revue Archéologique de Narbonnaise, Supplément 35)
- Dedet, Py 1985** : DEDET (B.) et PY (M.) éd. – Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale, Cahiers 14, ARALO, Caveirac, 1985, 144 p.
- Garmy, Pey 1981** : GARMY (P.) et PEY (J.) – Deux chenêts zoomorphes découverts au Cailar, Gard, *DocAMérid*, 4, 1981, p. 185-188
- Girard, Roure 2009** : GIRARD (B.) et ROURE (R.) – Le mobilier métallique du dépôt du Cailar (Gard) : quantification, composition et traces de manipulations destructives. In : Honegger (M.) et al. (dir), Le site de La Tène : bilan des connaissances – état de la question. Actes de la table ronde internationale de Neuchâtel, 1-3 novembre 2007, Archéologie neuchâteloise 43, Neuchâtel, 2009, p.197-205
- Py, Roure 2002** : PY (M.) et ROURE (R.) – Le Cailar (Gard). Un nouveau comptoir lagunaire protohistorique au confluent du Rhône et du Vistre, avec la coll. de ALONSO MARTINEZ N., BESSAC J.-C., GARDEISEN A., PIQUÉS G., *DocAMérid*, 25, 2002, p. 171-214.
- Raynaud 2002** : RAYNAUD (C.) – Le Cailar (Gard) : le Castellus, les Virunes et la question de Virinnae. In : FICHES (J.-L.) dir. – *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 14, Lattes, 2002, p. 578-581
- Roure et al. 2006** : ROURE (R.), avec la collaboration de DUDAY (H.), GARDEISEN (A.), GIRARD (B.), LENORZER (S.), MARCHAND (G.), PIQUES (G.), SCHWALLER (M.) – Armes et têtes coupées au Cailar (Gard) : premiers éléments de réflexion sur un dépôt rituel en Gaule méditerranéenne. In : *L'âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges (est de la France, Suisse, sud de l'Allemagne). Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer. Actes du XXIX^e colloque international de l'AFEAF, Bienne, 5-8 mai 2005*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006 p.653-658 (Annales littéraires; Série « Environnement, sociétés et archéologie »)
- Roure 2010** : ROURE (R.) – Grecs et non-Grecs en Languedoc oriental : Espeyran, Le Cailar et la question de Rhodanousia. In TREZINY (H.) (dir.) – *Grecs et non Grecs de la Catalogne à la mer Noire*, Aix-en-Provence, à paraître (Bibliothèque d'Archéologie méditerranéenne et Africaine du Centre Camille Jullian, 3), 2010, p. 681-688
- Rey 2007** : REY (T.) – L'évolution de la plaine deltaïque de la Petite Camargue du Néolithique ancien à l'Antiquité Romaine. In : *D'Espéran à Saint-Gilles, de l'Antiquité au Moyen Age*, Archéologies gardoises 4, Nîmes, 2007, p. 15-23